

— Dépêchez-vous les filles, je suis pressée. Habillez-vous vite !

— Comme on veut, maman ?

— Mais oui, comme d'habitude ! N'importe comment !

Un rire léger perla aux lèvres de Monique : de tels propos, les siens, si incongrus dans la bouche d'une mère responsable !...

Comme pour les corroborer, Marine l'aînée ouvrit l'armoire où régnait un beau désordre. Il n'y avait même pas de piles de linge à remuer, toutes les toilettes de ces demoiselles gisaient en vrac !

Monique était médecin et n'avait guère le temps, d'abord de les repasser avec soin, puis de les ranger chaque jour. Mais séchées au soleil de Provence elles étaient délicieusement propres et sentaient la lavande cueillie toute fraîche et déposée en branche sur les étagères.

— Ne choisissez pas quand même vos tenues les plus abîmées, lança-t-elle au bas des escaliers, histoire de tempérer sa précédente observation.

Marine qui avait dix ans soupira : maman trouvait presque toujours à redire à leur choix. Pourtant sans hésitation, elle attira la robe qu'elle préférait : elle n'était pas neuve loin de là, mais c'est sa mamie qui lui avait offerte, à Pâques, pas cette année mais l'année d'avant, et elle les adorait, et la mamie et la robe ! Celle-ci d'un beau jaune d'or avait une jupe en forme avec plein de petits volants et un corsage tout pailleté. Quand Marine l'enfilait, elle se sentait aussitôt toute légère et se prenait pour une danseuse. C'est vrai qu'elle lui allait bien. Myriam, sa meilleure copine aurait bien aimé en avoir une pareille.

« Mais tu sais, lui avait dit Marine, ça n'est pas possible, ma grand-mère l'a achetée à Paris. »

Quant à Barbara, la cadette, elle se glissait sans la moindre hésitation dans une jupe blanche un peu longue pour elle mais qui ondulait à chaque pas. Elle n'avait qu'un rêve : grandir et vite « rattraper » Marine.

— Vous êtes prêtes ? cria Maman.

— Ça y est, on arrive.

— N'oubliez pas de descendre les affaires que vous aviez avant de vous changer et de les porter à la buanderie.

— Oui maman, dirent-elle en chœur.

Monique leur jeta un bref coup d'œil d'approbation : Ses deux filles, dix et sept ans, étaient aussi mignonnes l'une que l'autre, mais elle constata :

— Marine, tu as encore « gratté » quelques centimètres. Je crois que bientôt tu pourras passer ta robe à Barbara. Elle est déjà trop juste pour toi. Heureusement, étant donné la qualité du tissu, elle est inusable et toujours aussi fraîche.

— Non ! s'exclama Marine, tandis que Barbara sautait de joie.

Mais Monique ne prêta pas attention à des réactions aussi puériles.

— Grimpez en voiture !

Elle les conduisait chez une de ses amies qui faisait un goûter d'enfants à l'occasion de l'anniversaire de « sa » benjamine. Rendue sur les lieux, la jeune femme dit rapidement bonjour, échangea quelques mots avec les invités, éclata de rire à propos dont ne sait quoi, car elle riait très facilement, et prit congé.

— Je viendrai les prendre en sortant du travail. Ce soir, je serais libre assez tôt. Merci Nathalie.

Chez Nathalie, quel remue-ménage ! Ca courait dans tous les sens. Bruyant et joyeux une douzaine de gamins se poursuivaient en criant à qui mieux mieux. Un peu à l'écart, autour d'une table basse, quatre ou cinq dames se

régalaient avec les petits fours qu'elles avaient confectionnés chez elles pour les apporter à cette réunion, afin de comparer dans la bonne humeur leurs talents culinaires respectifs.

Sur leurs instances, la bande d'enfants déchaînés fut invitée à aller jouer à cache-cache au jardin. Ils organisèrent une partie de gendarmes et voleurs qui s'avéra vite passionnante mais interminable, et soudain Marine en eut assez. Ils étaient trop « bébés » ces gosses ! Toute essoufflée, mais rusée comme un sioux, histoire de brouiller les pistes, elle se faufila au salon.

Blottie dans un fauteuil qui la dissimulait presque entièrement, personne ne fit attention à elle. Apparemment ces dames parlaient de choses plutôt excitantes, car leurs voix montaient, s'échauffaient. Il était question de querelles avec leurs époux, de discussions disaient-elles, du travail de la femme, ses avantages et ses inconvénients, et surtout de contraception, un mot qui revenait souvent... Presque le nom de la « nouvelle » dans la classe de Marine : Conception... Etrange...

Les jambes repliées, les yeux clos comme si elle dormait, celle-ci écoutait de toutes ses oreilles, et n'en perdait pas une miette. Quand on était adulte, on avait donc une vie si compliquée ? Mais ça avait l'air assez intéressant, quoiqu'un peu inquiétant...

Dans le brouhaha de la conversation, elle s'entendit appeler au dehors. Ils devaient penser qu'elle s'était drôlement bien cachée, peut-être dans un arbre creux ? Il y en avait quelques uns au jardin. Ils n'étaient pas prêts de la trouver alors !

Seule la personne qui desservait les petites assiettes l'avait vue, et de temps en temps elle la regardait avec un certain air de reproche. Pourtant que faisait-elle de mal ? Elle n'était pas gênante tout de même !

— Tiens-toi bien ! lui dit-elle soudain la voix dure en s'approchant. Descends tes jambes, on voit ton fond de

culotte. Si le fils aîné de Nathalie était là, qu'est-ce qu'il pourrait penser !...

Le ton était peu amène, la bouche méchante.

Marine abaissa les jambes, mais elle était pétrifiée de honte. Pourtant au bout d'un instant, elle se leva et d'un geste fébrile, se mit à tirer sur sa jupe. Rien à faire, elle ne lui arrivait encore qu'à mi-cuisse et encore avec quatre doigts en moins. Bien sûr, quand elle était assise ça remontait, surtout avec les bras serrés autour des genoux. Le front penché elle sortit du salon comme si elle venait de recevoir un affront, et sans doute en était-ce un ?...

— Où étais-tu Marine ? On te cherchait.

Elle désigna la maison d'un geste du menton. Il lui était impossible de dire un mot. Atteinte à ce point à cause de l'allusion à Eric ? Eric qui avait quinze ans, qu'elle admirait... Si sportif, si intelligent... Si tout... En grandissant il fallait donc faire attention à la façon de s'asseoir ? Les garçons avaient bien de la chance. Naturellement on pouvait s'habiller comme eux. N'empêche, tout ça, c'est parce que sa robe était trop courte. Sa mère l'avait bien dit.

Au bout de l'allée, elle aperçut Barbara qui sautait à la corde. Elle n'avait pas de souci, elle. Et puis entr'autre, elle pouvait encore grimper sur les genoux de maman sans se faire repousser aussitôt...

— Marine... Marine...

Eh bien non, elle ne les rejoindrait pas. Après un coup d'œil à droite et à gauche pour voir si on la surveillait, elle entrouvrit le portail, et sortit dans la rue. Elle avait besoin de se faire consoler, mais par qui ? Pourtant sur son passage on se retournait.

— Quelle jolie robe a cette petite fille : un peu écourtée peut-être, mais elle lui va si bien.

Ces compliments, elle ne les entendait pas, et à la tête des gens elle était sûre qu'ils se moquaient d'elle.

— Ridicule cette gamine !

Comme par inadvertance, elle se retrouva devant le magasin de sa tante qui était aussi sa marraine. Chacun disait que c'était une fée. Elle s'appelait Elodie et vendait des robes. Parmi toutes celles qu'elle exposait en devanture, il y en avait toujours une qu'elle avait faite elle-même, la plus jolie ! C'était bien naturel, elle prétendait être en possession d'un dé magique : d'où le nom du magasin : « Au dé d'or. »

L'étalage était ravissant : on aurait dit qu'un vent léger agitait doucement ces toilettes et qu'elles étaient prêtes à s'élaner à la poursuite du bonheur et de l'amour. Pour Marine, il fallait attendre longtemps avant qu'elle ne puisse les mettre. Lorsque celle qu'elle avait sur le dos ne serait vraiment plus à sa taille, elle ne serait même pas encore assez étoffée pour entrer dans l'une de celle-ci !... Mais puisque sa marraine était une fée, elle allait peut-être résoudre le problème ? Peu importe le procédé !

Marine poussa la porte faisant tinter une clochette cristalline qui égrena quelques notes fraîches comme des gouttes d'eau.

Elodie était occupée avec une cliente à la poitrine opulente et à la splendide chevelure d'un blond mousseux. Un modèle de Barbie grandeur nature. Dommage que Barbara ne la vit pas.

Quant à sa tante, Marine n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi joli. Maman peut-être, mais ce n'est pas pareil... Elle souhaitait lui ressembler plus tard. Vêtue d'une longue tunique d'un vert moiré, aujourd'hui plus qu'une fée, on aurait dit une sirène au seuil de sa grotte. Sans doute connaissait-elle plein de secrets... étincelants et mystérieux... tous entassés dans l'arrière-boutique comme des trésors...

— Qu'est-ce que tu viens faire par ici, lui dit Elodie d'un ton sévère. Ta mère m'a dit que tu passais cet après-midi chez des amis.

Sans protester, Marine hocha la tête, et sa marraine lui jeta un coup d'œil perspicace.

— Assieds-toi là. Pour l'instant je n'ai pas le temps de t'écouter. A tout à l'heure.

Un rien rasséréiné, elle s'installa dans un fauteuil bas, capitonné de velours grège et comme d'habitude replia ses jambes en les entourant de ses bras. Soudain, la réflexion de l'horrible bonne femme qui l'avait fait fuir tout à l'heure lui traversa l'esprit. Alors avec lenteur elle remit sagement ses jambes comme il faut.

— Qu'est-ce que tu as Marine ? lui dit Elodie à mi-voix tout en cherchant quelques épingles et le mètre ruban dans le tiroir du comptoir luisant comme la surface d'un gouffre profond.

— Je n'ai plus de robe...

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Ton armoire en est remplie !

— Oui, mais les autres, je ne les aime pas ou presque pas. Il n'y a que celle-là que j'aime, et elle est trop courte.

— Mets-toi debout... Elle te va encore mais pas pour longtemps, c'est évident.

Devant un verdict aussi qualifié Marine ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi les robes qu'on aime ne grandissent pas en même temps que nous ?

— Ne grandissent-elles pas en même temps que nous, la reprit sa tante. C'est une interrogation.

— Quelle importance ? hoqueta Marine, tu as bien compris Tatie.

Interloquée, Elodie plongea son regard dans les yeux de sa filleule, et y découvrit tout au fond de vives effervescences que celle-ci ignorait sans doute s'y trouver.

— Mais Marine, ce n'est pas bête ce que tu viens de dire là. Si on tentait le coup un jour, pour voir.

— Ce serait merveilleux.

— A tout de suite. Je termine l’essayage de ma cliente, et je reviens.

Une fois qu’Elodie eut fini d’ajuster avec soin les coutures et l’ourlet du charmant tailleur sur lequel la dame Barbie avait fixé son choix, celle-ci satisfaite, prit un temps fou pour se rhabiller, jacassant à qui mieux mieux. Quand elle eut enfin terminé, le petit cheval de bois sur lequel elle avait négligemment jeté ses vêtements, et qui n’osait pas bouger de peur de les faire glisser s’ébroua une seconde. Du moins il sembla à Marine. Puis il secoua sa crinière mauve d’où s’échappa un parfum capiteux, qui faillit la faire éternuer.

Ce petit cheval tournait autrefois sur un manège au centre de la plus belle place de la ville. Un jour des malotrus très éméchés, avaient mis le feu à l’installation, et in extremis le papa de Marine avait sauvé le petit cheval, et comme Monique n’en voulait pas déclarant :

— Je n’ai pas de place pour lui à la maison. Donne-le à ma sœur Elodie, elle sera ravie... Il s’était retrouvé au « Dé d’or » et trop heureux n’en sortait pas. Un instant choqué par ses mésaventures, il avait vite repris goût à la vie. Eu égard à son précédent emploi, Elodie installait sur son dos les enfants de ses clientes, quand elles n’arrivaient pas à se décider. Ils tiraient sur ses crins et lui enfonçaient parfois les doigts dans les naseaux, mais peu importe, ils étaient bien mignons dans l’ensemble. Quelquefois comme aujourd’hui il servait de valet. Ca, il n’aimait pas tellement : On a sa dignité n’est-ce pas ? Enfin, rien n’est jamais parfait ! Pour compenser ces modestes désagréments, Elodie se plaisait à lui demander conseil. Quand elle était à cours d’inspiration par exemple, elle venait s’entretenir avec lui, et quand elle s’éloignait c’était toujours en chantonnant : « Euréka... Euréka... J’ai trouvé. » Il avait bien envie de protester.

— Euréka, ce n'est pas mon nom, même que je n'en ai pas. Enfin celui-là ou un autre... Mais on pourrait tout de même prendre mon avis.

Elle avait l'air si contente Elodie. Pourquoi lui gâcher son bonheur ? Aujourd'hui elle s'exclama :

— Euréka... viens par ici.

Il ébaucha un mouvement vite interrompue. Ce n'est pas à lui que cette vive injonction s'adressait :

— Ta robe est trop courte, mais il me sera facile de la mettre à ta taille. Tu sais ce que nous allons faire ? Ce soir dans ta chambre, tu la retires et tu la déposes sur le rebord de la fenêtre, et Euréka... mon fidèle coursier ira la chercher, me l'apportera, et le lendemain même trajet dans l'autre sens par la voie des airs pour te la rendre en bonne et due forme. C'est un cheval volant, ça lui fera faire un petit tour ! Tu vois, tout s'arrange... Euréka...

La sonnette tinta longuement. Sans un mot, voyant que plus personne ne s'occupait d'elle, vexée, la dame Barbie venait de partir, fermant avec nervosité la porte derrière elle.

Sur ce, Marine embrassa affectueusement sa marraine sur l'aile du nez, et Euréka sur l'étoile qu'il avait au front, et elle prit la poudre d'escampette.

Elle se sentait légère, heureuse comme il n'est pas permis. C'est trop « chouette » d'avoir une marraine qui est une fée.

Pourtant ce soir-là, après s'être regardée sur toutes les coutures dans la grande glace de sa chambre, elle décida que cette robe telle qu'elle était, lui convenait encore tout à fait. On aurait dit un tutu. Elle pourrait même la porter avec des chaussons de danse. Pourquoi pas ? De toute façon, il lui suffirait de bien s'asseoir, et de ne pas faire trop de cabrioles et d'extravagances...

Quand la lune fut très haut dans le ciel et sa sœur endormie, elle alla à la fenêtre et elle vit s'approcher Euréka.

Elle le fit entrer, l'embrassa et caressa sa belle croupe bleue de nuit.

— Mon joli Euréka, lui dit-elle. Je ne peux pas encore me séparer d'elle. D'ailleurs, elle est toute mouillée, je l'ai lavée et elle s'égoutte dans la salle de bains au-dessus de la baignoire. Reviens dans dix jours, si tu veux.

Il cligna des paupières et disparut.

Naturellement pendant dix jours, il arriva à Marine de porter d'autres tenues, mais pas avec autant de plaisir que celle-là, sans prendre garde aux moqueries que commençaient à susciter son passage. Chose étrange, elle y était sourde dorénavant.

— Regardez ce grand bébé, j'aurai honte de me promener comme ça, pas vrai ! Les garçons ricanent et les filles se joignent à eux. Et bientôt plus personne ne veut jouer avec elle.

— Tu as quel âge ? Tu attends ton tour pour entrer à la maternelle ?

Ça devenait ennuyeux : il n'y avait qu'elle à se voir en danseuse de l'opéra !...

Enfin, Euréka revint. Elle lui remit la robe, non sans un brin d'inquiétude. S'il allait ne pas la lui rapporter...

Mais le lendemain, elle l'enfilait sans problème. Parfaitement ajustée, rien ne clochait. Décidément Elodie était une fée. On ne le dira jamais assez... A nouveau elle put lire l'admiration dans les yeux des garçons et l'envie dans ceux des filles.

— C'est drôle disait Monique, tu grandis et pourtant ta robe te va toujours aussi bien. Il y a six mois je pensais que tu allais bientôt être obligée de la céder à Barbara... et tu peux encore entrer dedans.

Et palpant, perplexe, la jupe en corolle :

— C'est peut-être dû à la nature du tissu qui semble un peu élastique.

Marine se garda bien de lui dire ce qu'il en était. Euréka venait chaque soir aux nouvelles et s'il y avait le moindre

petit accroc, une couture qui s'effiloçait, un ourlet défait, l'affaire était réglée dans la nuit. Jamais Marine n'avait été si heureuse. Sûre de l'avoir toujours à sa disposition, peut-être aussi qu'elle attachait moins d'importance à cette sorte de seconde peau dans laquelle elle se sentait si à l'aise et qui accordait à chacun de ses mouvements tant de grâce. Ainsi que le faisait remarquer Monique « mademoiselle se changeait plus facilement. » Quel paradoxe !

Puis pendant quinze jours le coursier d'Elodie ne vint pas. Avait-il été chargé d'un autre travail ? C'était au tour de Marine d'attendre. Sa marraine voulait-elle lui donner une leçon ?

Et pendant cette période elle en profita, c'est le cas de le dire pour grandir énormément ! Sa robe raccourcissait à vue d'œil. Si bien qu'un beau matin, l'institutrice qui emmenait tous les enfants de sa classe en sortie au bois voisin, refusa tout net qu'elle les accompagne.

— Mais regarde-moi ça ! De quoi tu as l'air ! Si tu veux nous suivre, change de robe d'abord, ou bien porte un jean.

— La maison est loin madame.

— De toute façon, nous n'avons pas le temps de t'attendre. Tu nous rejoindras quand tu seras correctement habillée ! Et puis non ! La prochaine fois, tu prendras tes précautions ma petite !

Elle croyait peut-être qu'elle allait rester dans la cour de récréation à tourner à cloche-pied autour d'un arbre, comme une chèvre solitaire attachée à un piquet ? Elle rêvait ou quoi, cette grande folle !

Aussitôt que le groupe en rang par deux, que conduisait l'irascible personne eut disparu au prochain tournant, Marine profitant d'une seconde d'inattention de la gardienne poussa la grille et s'engagea sur la route. Mais elle ne suivit pas longtemps la même qu'eux. Au premier croisement elle bifurqua et emprunta un joli chemin aux talus fleuris de marguerites et de coquelicots. Oubliant le but de sa

promenade, mais en avait-elle seulement un ? elle en fit un superbe bouquet.

Emergeant par dessus la haie, comme porté au bout d'une pique, elle aperçut soudain un visage, le visage d'un vieux bonhomme qui avançait en même temps qu'elle, s'arrêtait quand elle s'arrêtait, reprenait la marche à son rythme.

Sautant par dessus la barrière qui fermait un champ, il la rejoignit et se rapprocha d'elle sans dire un mot. Qu'il était laid avec ses petits yeux virevoltant comme des escarbilles, et se posant ici et là avec avidité. Alors un peu angoissée, elle pressa le pas.

— Sois un peu gentille avec moi, je t'en prie...

La voix était rocailleuse et âpre. Il la prit par le bras et lui caressa le poignet. Comme hypnotisée elle ne bougeait pas. Que dirait son père quand elle lui raconterait cet épisode ? Maintenant le vilain compère glissait les mains le long de ses cuisses... Alors elle se dégagea d'un mouvement brusque et se sauva à toutes jambes. Rendu furieux, pour l'arrêter dans sa course il ramassa une pierre qu'il lui lança en jurant. Elle l'atteignit à l'épaule. Le sang tâchait sa robe. Sans faiblir elle courut à perdre haleine vers la forêt, semblable à une île se profilant à l'horizon, où elle pourrait s'enfoncer et se dissimuler. Là, elle s'abattit à bout de force, au pied d'un immense chêne. Exténuée, sanglotant à demi, elle hurla à pleine voix :

« Maman, maman ». Monique bien sûr resta sourde à son appel...

Lorsqu'elle se fut un peu calmée, elle explora les alentours. Une petite rivière traversait la forêt de part en part, des algues brunes au fond de son lit que le courant de sa main fraîche lissait comme des cheveux. Une minuscule grenouille au bec, un oiseau bleu, un martin-pêcheur, fendit l'air, effleura l'onde du bout de ses ailes et disparut dans les roseaux de la berge, là sans doute où il avait creusé son terrier. Un poisson fit un bond hors de l'eau

propageant des ondes concentriques sur cette surface tranquille jusqu'aux pieds de Marine. La vie mystérieuse et cruelle l'enserrait de toutes parts.

Le sang commençait à sécher sur sa robe et formait des plaques brunâtres. Des bribes de considérations ménagères lui revinrent en mémoire. « Le sang, il faut tout de suite le faire partir, autrement c'est indélébile. Peut-être avait-elle déjà trop tardé ?

A la hâte, elle se déshabilla. Quand sa robe fut propre, elle l'étala sur un rocher pour la faire sécher. On aurait dit une flaque de lumière. Puis avec délice elle se lava à son tour. Lorsque peu après elle sortit de ce bain revigorant mais plutôt glacé, elle s'allongea sur le sable pour se réchauffer, et le soleil au zénith se plut à la caresser comme un fruit prêt à mûrir.

Soudain elle entendit marcher, et elle se rendit compte qu'elle était toute nue. Avec précaution elle se glissa dans un fourré et se recouvrit de mousse et de feuilles toutes racornies de l'automne dernier. Seuls ses yeux qui étincelaient comme des diamants noirs pourraient la trahir. En cas de danger, elle fermerait les paupières, voilà tout.

Au travers des branchages et en tournant un peu la tête, elle aperçut alors un garçon beau comme un prince. Elle ne l'avait jamais vu. Si, tout de même !... C'était le « nouveau » de la classe. Il l'appelait.

— Il y a quelqu'un ? Montre-toi, voyons. Je sais que tu es là. J'ai reconnu ta robe. J'ai quitté les autres pour te retrouver et pour te dire qu'elle te va très bien et que tu es très jolie. Il ne faut pas les croire.

Et lui aussi presque dans un murmure, il ajouta :

— N'ai pas peur, je ne te ferais pas de mal.

Rendue prudente par ses précédentes expériences, elle ne fit pas le moindre mouvement. Blotti à ses côtés, un petit lapin tout doux ne bougeait pas d'un cil lui non plus. Il jouait seulement des mâchoires, mais sans bruit puisque,

il n'y peut rien, leur mouvement perpétuel ne s'arrête jamais !

Au bout d'un certain temps, le garçon s'éloigna, lassé d'attendre. Alors elle sortit de sa cachette car il commençait à faire sombre. Personne ne pouvait la voir. Sa robe avait séché, et elle la renfila toute contente. Mais comment allait-elle rentrer ? Ne risquait-elle pas de se perdre ? Et si elle l'appelait lui ? Il ne devait pas être rendu tellement loin. Peut-être l'entendrait-il ? et il l'aiderait à sortir du bois. Déjà elle mettait ses mains en auvent, quand Euréka surgit devant elle, piaffant et caracolant. Une buée parfumée et incandescente s'exhalait de ses naseaux. Il était impressionnant. Tournant délicatement l'encolure, il montra sa crinière. Elle avait été tressée par Elodie.

— C'est pour toi que je me suis fait aussi beau !

— Pour moi ? fit-elle coquette.

— Oui ! allez, pas de questions, monte sur mon dos ! et il ajouta quand même :

— C'est ta marraine qui m'envoie, tu t'en doutes. De loin elle veille sur toi. Ta mère est venue lui parler, mais je ne sais pas ce qu'elles ont pu se dire à ton sujet. Je te raconte tout cela parce que je suis ton ami.

En un rien de temps, ils arrivèrent sur le rebord de la fenêtre de la chambre. Elle tapa au carreau et sa sœur lui ouvrit.

— C'est à cette heure-ci que tu rentres ? Et par la fenêtre par dessus le marché. Maman était très inquiète. Tu devrais aller l'embrasser autrement elle ne va pas dormir de la nuit. Surtout que papa s'en va à l'aube, il a reçu un ordre de mission. Va vite.

Parfois, Barbara était de bon conseil.

Dans le lit, avec sa belle chemise en dentelle, maman avait l'air d'une reine. Ça se voyait tout de suite que sa sœur était une fée... Son visage resplendissait comme une fleur après la pluie car elle avait pleuré sans doute.